
Les survivants juifs d'Auschwitz : une mémoire en devenir

Laurence Schram



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cmc/1051>
DOI : 10.4000/cmc.1051
ISSN : 2684-3080

Éditeur

Fondation de la Mémoire Contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2004
Pagination : 35-61
ISSN : 1377-1256

Référence électronique

Laurence Schram, « Les survivants juifs d'Auschwitz : une mémoire en devenir », *Les Cahiers de la Mémoire Contemporaine* [En ligne], 5 | 2004, mis en ligne le 01 novembre 2020, consulté le 29 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/cmc/1051> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cmc.1051>

Les survivants juifs d'Auschwitz : une mémoire en devenir

Laurence Schram

Lorsqu'on évoque la mémoire des survivants juifs d'Auschwitz, la question centrale est de définir cette mémoire, ses contours et son contenu. S'agit-il de la mémoire de la persécution et de la déportation des Juifs ou de la mémoire de l'extermination ? Une mémoire propre à l'extermination des Juifs peut-elle exister sans témoins ? Les chambres à gaz ou les *Einsatzgruppen* ne laissèrent quasiment pas de survivants juifs et on ne peut supposer que les auteurs de ces crimes deviendront les porteurs de cette mémoire de mort. La mémoire de la Shoah ne peut donc être limitée à ces deux pôles que sont les centres de mise à mort et les *Kommandos* mobiles de tuerie. Dès lors, une distorsion se crée entre le discours mémoriel et l'histoire. L'histoire ne peut se contenter de la mémoire comme vecteur, puisque l'essentiel de l'extermination, fait historique, en est gommé, tandis qu'une multitude d'autres thèmes l'illustrent, la font évoluer et la dénaturent inévitablement.

Parmi ces thèmes, celui du ghetto occupe une place fondamentale dans cette mémoire, surtout en Israël et aux États-Unis, occultant par-là même généralement les deux structures principales de la destruction des Juifs. Le ghetto fournit l'image prégnante de la Shoah dans la mémoire. Dans les esprits, il résume à lui seul toute l'extermination des Juifs, et ce depuis le procès de Nuremberg. Au cours de ce procès, dont la grille de lecture de l'histoire est la notion juridique de crimes contre l'humanité, le sort spécifique des Juifs n'apparaît pas en tant que tel. Le génocide n'est pas compris comme un phénomène intégral : il est divisé et ses différentes tranches, parmi lesquelles les ghettos occupent une place importante, sont diluées dans tous les autres massacres et exactions commises sur d'autres populations ou groupes. Au départ, il ne s'agissait pas encore d'une volonté de minimiser ou de nier le sort spécifique réservé aux Juifs par le III^e Reich. Tout simplement, cette spécificité n'avait pas encore émergé. Sa prise de conscience ne se fera qu'à partir du procès Eichmann, qualifié par certains de « Nuremberg

du peuple juif ». La mémoire collective du génocide s'articule donc autour de la représentation du ghetto, mais pas n'importe quelle représentation du ghetto. C'est le symbole de Varsovie, des partisans et des combattants du ghetto, le ghetto des héros, pas celui des martyrs. Le ghetto de la gloire et non celui de la honte.

La mémoire génocidaire a donc opéré un glissement des *Einsatzgruppen* et des centres de mise à mort vers le ghetto. De la même manière, lorsqu'on parle de « survivants », on inclut sous ce vocable bien plus que les très rares survivants laissés derrière eux par les escadrons de la mort et les réchappés des *Sonderkommandos*, qui sont réellement les témoins oculaires directs du génocide. On regroupe également sous ce terme de « survivants », selon des conceptions plus ou moins restrictives, les rapatriés juifs des camps de concentration, les enfants cachés, les Juifs qui ont eu la chance de pouvoir se réfugier dans des pays où les nazis n'avaient pas de prise sur eux. Certains englobent même dans ce terme tout membre d'une communauté juive vivant dans le monde entre 1939 et 1945.

Les témoins, les survivants

L'étude préliminaire à cet article, circonscrite au cadre belge, a pour postulat de base qu'étaient considérés comme « survivants du génocide » les seuls rapatriés juifs d'Auschwitz-Birkenau, c'est-à-dire ceux qui, après avoir subi la sélection sur la rampe, avaient été considérés par les SS et leurs auxiliaires comme aptes à travailler dans l'enceinte du camp de concentration, dignes de devenir les forçats du *Reich*¹. L'étape de la sélection, au moment où ils y sont soumis, n'a pas encore, dans leur conscience, sa signification de mort. Elle ne prend son plein sens pour ces rescapés qu'une fois qu'ils sont versés au sein de la société concentrationnaire, en contact avec la masse grise et anonyme des détenus internés avant eux.

Au fil du temps, les rapatriés juifs d'Auschwitz-Birkenau se sont présentés et définis comme survivants, et donc témoins, du génocide. Pourtant, ceux-ci ne sont pas directement les témoins du gazage. Ils

¹ Cette étude a porté sur un échantillon d'environ 200 des 1.207 rapatriés juifs d'Auschwitz-Birkenau, ayant été déportés de Malines, soit 1/6 de cette population.

n'ont pas vu leurs parents, leurs enfants, les gens qui les accompagnaient disparaître dans les chambres à gaz. Ils forment un groupe de détenus ayant survécu au système d'internement nazi, des prisonniers des camps, au même titre que tous les autres détenus des KZ (camps de concentration). Ayant vécu une expérience concentrationnaire, ils sont porteurs d'une mémoire concentrationnaire. Mais même cette mémoire les distingue des autres détenus des camps. En effet, la situation des Juifs au sein de ce système était encore plus critique que celle des détenus non juifs. Ils composaient la couche hiérarchique la plus basse et la plus misérable dans les camps. Ainsi que le constate Léon Poliakov, « le sort des Juifs n'était pas seulement aggravé par l'effet d'une ambiance générale ; sur trois points précis, ils étaient défavorisés par rapport à leurs codétenus "aryens" : ils ne pouvaient recevoir de colis, ils avaient bien moins de possibilités de parvenir aux positions privilégiées, et ils étaient soumis à des sélections périodiques. »²

Lorsqu'ils prennent la parole, lorsqu'ils témoignent, les survivants juifs d'Auschwitz évoquent bien naturellement leur expérience propre, leur survie dans les conditions extrêmes de l'univers concentrationnaire. L'évocation des proches assassinés dans les chambres à gaz n'émerge que superficiellement, marginalement. Différentes hypothèses tentent d'expliquer cela.

La première est que les survivants ne peuvent pas décrire cette mise à mort, puisqu'ils n'en furent pas les témoins oculaires directs. Hormis la constatation que telle ou telle personne de leur cercle familial n'est plus, ils ne peuvent rien en dire de plus.

Une deuxième explication peut être envisagée. Lorsque le chercheur porte son intérêt sur ces morts, les survivants se voient dépossédés de l'importance accordée à leur propre vécu. Ils ne se trouvent plus au centre de l'investigation. Cette situation réveille en eux un sentiment de malaise, de culpabilité. Un des traumatismes présents dans chacun de leurs témoignages pourrait se résumer par cette question lancinante : « Pourquoi suis-je revenu ? Pourquoi pas l'autre ? » L'interviewer, en tentant de faire parler le survivant de ses morts, lui pose en quelque sorte la même question : « Qu'avez-vous fait pour revenir ? Pourquoi d'autres sont-ils morts ? » M. G. Morelli met ce sentiment de

² L. Poliakov, *Bréviaire de la Haine – Le III^e Reich et les Juifs*, Paris, 1993, p. 250.

honte d'avoir survécu en évidence, comparant même le témoin à un « nécrophore » : « D'ailleurs, le rescapé a honte de son récit : il a honte de sa vie. Il lui semble qu'il a volé sa vie à tous ceux qui ne sont pas rentrés, et qu'il profite de leur mort. Car seuls les morts sont les vrais témoins des camps de concentration. »³

On peut enfin considérer que s'ajoute encore à ce sentiment de honte et de culpabilité la suspicion qui a pesé sur les rapatriés juifs. Dès leur retour, les survivants ressentent, que ce soit justifié ou non, que ceux qu'ils côtoient les soupçonnent d'avoir survécu au dépens d'autrui, même de s'être mal conduits au camp, d'avoir fait partie des *Kapos*.

Herman Langbein, lui-même prisonnier politique autrichien à Dachau et Auschwitz, insiste sur les analyses suivantes : « Le psychanalyste Erich Gumbel, qui a réuni de nombreux témoignages en Israël sur le sentiment de culpabilité chez les anciens détenus, dit qu'ils se sentent traqués : ils ne comprennent pas comment ils ont pu survivre au camp, alors que tant d'autres y sont morts. Il ajoute qu'il est très difficile de les aider. Ernst Papanek écrit : « Derrière les questions les plus innocentes, ils entendent la voix du juge qui interroge : “Pourquoi as-tu survécu alors que les autres mouraient ? Qu'as-tu fait ? Que sais-tu ?” Et, à l'arrière-plan, lancinant, ce leitmotiv : “Qui as-tu trahi ?” »⁴

C'est probablement en raison de ces traumatismes que, lorsque le survivant juif d'Auschwitz évoque ceux qui, lors de la sélection, ont été envoyés dans l'autre file, celle des inaptes, des vieillards, des femmes et des enfants, il effectue, inconsciemment, une assimilation de son destin de détenu du KZ à celui de ces victimes mortes par gazage. Quand il s'exprime à propos de ces malheureux, il utilise le pronom « nous ». Et il est évident que, s'il avait appartenu à ce collectif, il ne serait plus en mesure de s'exprimer, il aurait, lui aussi, été gommé de l'histoire. En aucun cas, il ne peut témoigner de cet événement génocidaire, parce qu'il n'a pu observer lui-même ce phénomène. D'un point de vue historique strict, il n'est pas un témoin du génocide. Primo Levi, rescapé d'Auschwitz devenu écrivain, avait très bien compris cela. Dans son second ouvrage, il écrivait : « Je le répète, nous, les survivants, nous ne

³ M. G. Morelli, *Terre de détresse*, Paris, 1947, p. 18.

⁴ H. Langbein, *Hommes et femmes à Auschwitz*, Paris, 1975, p. 457.

sommes pas les vrais témoins. »⁵ Il expliquait, quelques phrases plus loin, que « ceux qui l'ont fait, [qui ont touché le fond], [...] ne sont pas revenus pour raconter, ou sont devenus muets, mais ce sont eux, ces “musulmans”, ces engloutis, les témoins intégraux, ceux dont la déposition aurait eu une signification générale. Eux sont la règle, nous l'exception. »⁶

Dès lors, il faut se demander pourquoi les historiens font appel aux témoins juifs pour rendre compte de « la destruction des Juifs d'Europe »⁶. C'est ici qu'émerge la différence fondamentale entre les rescapés juifs d'Auschwitz et les autres prisonniers concentrationnaires. Les premiers peuvent témoigner du génocide, non parce qu'ils ont été détenus à Auschwitz, non en narrant ce qu'ils ont subi là-bas, mais parce qu'un *vide* les entoure dès leur rapatriement. Dans presque tous les cas, les membres de leur famille, leurs amis, leurs proches ont disparu dans les chambres à gaz. Une coupe sombre s'est produite dans leur entourage. Le non-retour de leur entourage est la première connaissance directe qu'ils ont du génocide. C'est au travers de l'évocation de l'absence de ses proches que le témoignage du survivant juif d'Auschwitz devient spécifique et s'éloigne du récit classique des autres prisonniers concentrationnaires. Les rescapés juifs d'Auschwitz ont pris conscience, par cette absence, qu'ils avaient participé d'un destin singulier. Les nazis avaient planifié pour eux une destinée particulière, unique, appliquée à eux seuls, la « Solution finale de la question juive », l'extermination totale du judaïsme. Dans son discours à Posen, le 6 octobre 1943, c'est-à-dire à un moment où plus des deux tiers de la population juive d'Europe a déjà disparu, Heinrich Himmler dresse en quelque sorte le bilan de ce que ses hommes ont accompli et s'explique sur le sort des Juifs : « La question suivante nous a été posée : “Que fait-on des femmes et des enfants ?” Je me suis décidé et j'ai là aussi trouvé une solution évidente. Je ne me sentais pas le droit d'exterminer les hommes – dites, si vous voulez, de les tuer ou de les faire tuer – et de laisser grandir les enfants qui se vengeraient sur nos enfants et nos descen-

⁵ P. Levi, *Les Naufragés et les Rescapés*, Paris, 1985, p. 82.

⁶ Selon l'expression utilisée par R. Hilberg, *La destruction des Juifs d'Europe*, Paris, 1985.

dants. Il a fallu prendre la grave décision de faire disparaître ce peuple de la terre. »⁷

Himmler expose ainsi ce qui différencie les Juifs des autres victimes du nazisme : tous les Juifs doivent être éliminés, y compris les femmes et les enfants. Loin de nous l'idée de créer une sordide rivalité dans la souffrance entre les survivants juifs et les survivants non juifs des camps de concentration. Il s'agit simplement ici de relever un traumatisme supplémentaire propre aux Juifs : la perte de leur conjoint et de leurs enfants. Le déporté politique ou résistant qui rentrait du camp retrouvait généralement sa famille au complet. Le rescapé juif ne retrouvait, quant à lui, ce noyau familial qu'exceptionnellement. Une douleur supplémentaire s'ajoutait à celles qui étaient déjà les siennes. Il comprenait que son histoire n'était pas tout à fait similaire à celles des autres concentrationnaires. Dès son internement, il savait déjà que dans le cas, bien improbable, où il reviendrait vivant, il reviendrait seul d'Auschwitz. Il survivrait peut-être à l'enfer concentrationnaire, et il survivrait seul. Ses mots ne pouvaient exprimer que difficilement cet état de fait.

Le faux silence et l'indicible

Et pourtant, dès leur retour, les déportés ont parlé, ou du moins ils ont essayé de relater ce qu'ils avaient vécu. Mais ceux qu'ils côtoyaient n'étaient pas préparés à les entendre. Selon la thèse d'Annette Wieviorka à propos du silence, « la prise de conscience d'un fait par l'opinion publique ne dépend aucunement de la connaissance de ce fait, mais de la rencontre entre une volonté de le faire savoir et la réceptivité de cette même opinion publique »⁸. C'est donc le règne du silence qui a prévalu. Se taire ne fut pas une attitude volontaire. Elle a pour beaucoup été motivée par les circonstances de l'accueil. Qu'est-ce que le rapatrié d'Auschwitz pouvait encore raconter du camp devant une

⁷ Discours prononcé devant les *Reichsleiter* et les *Gauleiter* à Posen, le 6 octobre 1943, cité dans H. Himmler, *Discours secrets*, Paris, 1978, p. 168.

⁸ A. Wieviorka, *Déportation et génocide*, Paris, 1992, p. 88.

femme qui se plaignait d'avoir dû marcher pour trouver du beurre !⁹ Olga Wormser-Migot, dans un ouvrage relatant les rapatriements, relève cette « réclame insolite »¹⁰ dans un journal belge qui permet de dresser un curieux parallèle avec le thème de la nourriture, en particulier du beurre : « *Victoire !* Ce mot magique termine une page glorieuse de notre histoire. Il met un terme aux souffrances, aux privations, remplissant le cœur de chacun de joie et d'espérance. La victoire qui engendre la paix et l'abondance nous amènera bientôt la délicieuse margarine Solo, dont nous avons été privés si longtemps. »¹¹ Au sortir de l'occupation allemande, la population belge était marquée par le rationnement, le manque de nourriture et la faim. Elle était à mille lieues d'imaginer les situations de vie extrêmes auxquelles les déportés avaient été confrontés au cours de leur détention dans les camps de concentration, les évacuations et les marches de la mort. Les soldats alliés, les "libérateurs" des camps eux-mêmes ne semblaient pas avoir été préparés à la libération des KZ. Ils ne s'attendaient visiblement pas au spectacle de mort et de puanteur qu'ils allaient découvrir à Auschwitz, Bergen-Belsen, Buchenwald, Dachau... Le climat dans lequel s'effectuait le retour des déportés constituait le premier frein à leur parole. Une parole particulièrement rare parmi les survivants juifs. D'abord parce qu'au moment de leur retour, ils se sont trouvés noyés au milieu de la masse des rapatriés non juifs revenant de tous les autres camps de concentration ou autres lieux de détention. Sur environ 47.000 prisonniers politiques et résistants en Belgique, les Juifs rapatriés d'Auschwitz n'étaient que 1.194¹¹. Vu leur faible nombre, leurs récits de déportés raciaux semblent avoir été submergés par ceux des autres, d'autant plus que les résistants ou les prisonniers politiques avaient « fait quelque chose », ils s'étaient battus contre la « barbarie hitlérienne ». Les déportés raciaux, eux, avaient été déportés pour ce

⁹ Interview de Mozes Sendyk, cité dans L. Schram, *La mémoire des rescapés juifs d'Auschwitz – Annexe*, mémoire de licence inédit, Université libre de Bruxelles, 1992-1993, p. 173, question n° 110.

¹⁰ O. Wormser-Migot, *Quand les alliés ouvrirent les portes*, Paris, 1965, pp. 274-275.

¹¹ Le dénombrement des rapatriés non juifs (prisonniers politiques ou résistants) des camps de concentration n'a pas encore été effectué pour la Belgique. Le chiffre cité a été fourni par le fichier général du Service des Victimes de la Guerre. Il porte sur les personnes ayant obtenu le titre de prisonnier politique ou au moins le bénéfice du statut de PP, liste arrêtée au 20 décembre 1984.

qu'ils étaient. Ils étaient considérés comme des "moutons qui s'étaient laissés conduire à l'abattoir".

Et même lorsque certains acceptaient de les écouter (et ces derniers étaient vraisemblablement mieux disposés vis-à-vis des récits des "héros" que de ceux des "moutons"), l'attitude qu'ils adoptaient devant la parole du survivant constituait très certainement un second frein : le doute, l'incrédulité, le soupçon, en tous les cas une inadaptation à entendre ce type de récits, une impossibilité de s'imaginer ce vécu-là. Et encore sous-jacente, cette question : « Pourquoi es-tu encore en vie ? Pourquoi toi, et non l'autre ? » Olga Wormser-Migot relève également cette inadaptation entre le rapatrié et son auditoire : « Hommes ou femmes, émaciés ou gonflés d'œdème, ils arborent tous la même rudesse agressive, haussant les épaules devant nos questions stupides. Ils figurent vraiment "Lazare parmi nous" et, dès ces premiers contacts, nous savons que leur expérience est incommunicable, et que leur survie ne les en a pas guéris. »¹² Dès le rapatriement, l'accent était mis sur l'incommunicabilité du vécu des survivants des camps.

Le temps passant, la crainte de parler était née : les autres pouvaient-ils réellement comprendre, ou même croire ? L'indicible l'était vraiment, nul récit, nul mot ne pouvant rendre compte de « la limite de la survie »¹³. Les conditions de leur détention et leur survie à Auschwitz étaient indescriptibles parce que jamais les mots ne pourraient rendre compte de l'extrême, parce que « le déporté est porteur d'une mémoire d'horreur »¹⁴. Parallèlement, l'auditoire n'était pas préparé à assimiler ces récits incroyables et macabres. Lorsque le survivant voudra parler, et il le voudra parce qu'il ne peut oublier, la communication sera impossible : ce qu'il a subi est au-delà des mots.

Une question se pose alors sur le contenu de cette notion d'indicible. Que recouvre-t-elle réellement ? Est-ce la profondeur inénarrable d'une souffrance physique et morale ou est-ce l'ampleur de la déshumanisation, de sa propre déchéance que l'on ne peut dire ?

Les conventions sociales en vigueur dans le monde d'où le survivant revient sont aux antipodes de celles de la société dans laquelle il re-

¹² O. Wormser-Migot, *op. cit.*, p. 145.

¹³ G. Namer, *Mémoire et société*, Paris, 1987, p. 141.

¹⁴ A. Wiewiorka, *op. cit.*, p. 88.

tourne. Il est donc impossible de raconter les actes, moralement condamnables ici, qui assuraient la survie là-bas, à Auschwitz. Le vol est l'exemple qui s'impose. Le survivant se plaindra toujours des autres détenus qui lui volaient son pain, sa gamelle, ses chaussures... Il n'avouera jamais s'être rendu lui-même coupable d'une telle « organisation »¹⁵.

L'absence de solidarité entre les détenus est également un aspect qui est souvent occulté dans les témoignages. Il apparaît que l'indicible recouvre bien cette déchéance personnelle qui rapproche l'être humain d'un état sauvage, dans lequel ses seules préoccupations sont manger, boire, dormir, en d'autres mots : survivre. La définition de l'indicible est d'ailleurs la suivante : « Qu'on ne peut exprimer ; indescriptible ; extraordinaire »¹⁶. Rien n'est dit ici des motifs pour lesquels narrer son expérience concentrationnaire relève de l'indicible. Une autre forme d'indicible est reliée au sentiment de culpabilité du rapatrié, tel qu'il a déjà été abordé plus haut.

Coupable et honteux d'avoir survécu, le rescapé juif ne parvient pas à comprendre comment il a réussi à revenir, à s'en sortir, alors qu'il sait que tant d'autres ont succombé, soit gazés après la sélection sur la rampe de Birkenau, soit exténués par la vie de forçat qu'ils menaient au camp, au sein duquel des sélections régulières avaient également lieu. Une mémoire douloureuse prend alors forme. Dans son esprit, la perte de ses proches pèse sur lui comme un reproche. Il survit non seulement dans l'ombre de son entourage, mais aussi dans celle de ceux qui sont peut-être morts à sa place, ou à cause de lui. Car, ainsi que l'exprime Primo Levi, celui qui a survécu n'est pas un « *Häftling*¹⁷ ordinaire, végétant dans un *Kommando* ordinaire et se contentant de la ration normale »¹⁸. Inconsciemment, cette vérité entre dans le domaine de l'indicible, elle est absente de la mémoire collective, ce qui ne signifie pas qu'elle est oubliée par le témoin¹⁹. Pour ce dernier, la chance à la-

¹⁵ « Organiser » est le terme utilisé dans le camp pour désigner le vol ou l'appropriation de biens. Ce vocable fait aujourd'hui partie intégrante de la mémoire collective de la déportation.

¹⁶ *Le petit Larousse illustré*, Paris, 1992, p. 532.

¹⁷ « *Häftling* » est le nom donné aux détenus des camps de concentration nazis.

¹⁸ P. Levi, *Si c'est un homme*, Paris, 1987, p. 116.

¹⁹ Voir à ce sujet F. Robert, *Questions aux sources des Temps présents* dans *Questions à l'histoire des temps présents*, sous la dir. d'A. Chauveau et P. Tétart, Bruxelles, 1992, p. 119.

quelle il attribuait sa survie jusque-là se transforme en hasard. La mémoire ne consiste finalement qu'en une reconstruction *a posteriori* du vécu opérée par un groupe ou un individu.

La mémoire fluide

Quand on parle de mémoire, il faut garder à l'esprit qu'on se trouve devant un phénomène mouvant. Son contenu reflète l'esprit du temps dans lequel il se forme. La mémoire des survivants intègre des paramètres propres au contexte qui a vu son développement. Elle est donc difficile à cerner. Si le vécu du témoin est immuable, la façon pour lui de le concevoir, et donc d'en parler, elle, varie. Le contenu de son témoignage est souple, il s'adapte à son présent et en intègre certains paramètres marquants. Cette adaptation est cependant difficile à démontrer, car on dispose de peu de témoignages d'un même rescapé, fournis à des périodes différentes.

On peut pourtant délimiter des périodes marquées par des contextes différents et donc des attitudes variables, qu'on retrouve tant du côté des survivants d'Auschwitz considérés individuellement qu'au sein des associations et amicales qui les regroupent.

Depuis le rapatriement jusqu'à la fin des années 50, le procès de Nuremberg définit ce que recouvre la barbarie nazie, le crime contre l'humanité. Le génocide est découpé en divers événements, dont l'exemple du ghetto, en particulier celui de Varsovie, et de Bergen-Belsen, présenté comme le lieu de l'extermination des Juifs. L'extermination des Juifs, séparée de son contexte, est découpée en différents chapitres noyés dans l'énumération des atrocités qui ont été commises. La définition du crime contre l'humanité ne permet pas de différencier un massacre qui a pour but de faire disparaître un groupe en partie ou une extermination qui vise à faire disparaître le groupe dans sa totalité. Cette confusion ne fut pas volontaire. L'image qui a plané sur l'ensemble de ce procès fut celle de Buchenwald ou de Bergen-Belsen. Ces deux camps nazis ont été érigés en symbole dans la mémoire collective de l'univers concentrationnaire, y compris parmi les rapatriés juifs. Les images horribles de ces « camps de la mort » ont tellement marqué l'opinion publique que nul, dans ce contexte, ne fut apte à relativiser ces images, encore moins à démystifier ces symboles.

Rappelons-nous ces documents insupportables où des amas de corps décharnés pourrissent à ciel ouvert, où des charniers entiers sont ensevelis par des bulldozers, où des détenus à bout de force et cachectiques sont exposés au voyeurisme des photographes et cameramen alliés. Ce sont ces images fortes dont tout le monde s'est souvenu. Il est vrai que la libération d'Auschwitz était passée inaperçue, parce que bien antérieure à la victoire et à la capitulation allemande. En janvier 1945, lorsque les troupes soviétiques arrivent à Auschwitz-Birkenau, l'Allemagne nazie n'est pas encore vaincue. La découverte du centre de mise à mort par les armées soviétiques s'inscrivait au rang des non-événements. Dès lors, les camps de Buchenwald et de Bergen-Belsen, qui ont acquis le statut de symbole, ont occulté la signification d'Auschwitz.

Dans l'immédiat après-guerre, l'enjeu de la reconnaissance d'un statut de victime se fait jour. Le texte de loi qui régit la situation des déportés a été élaboré dans les années qui suivirent immédiatement les rapatriements. Cette loi fut adoptée le 26 février 1947 et parut au *Moniteur belge* le 16 mars suivant. Elle traduit le contexte de la reconnaissance nationale des faits de résistance. Cette disposition légale s'applique dès lors sans distinction à *tous* les résistants ou prisonniers politiques. Comme en France, les victimes de la déportation raciale avaient été oubliées. La Belgique s'est trouvée dans l'obligation de gérer le problème du retour des déportés au mieux de ses capacités, ce qui ne signifie pas qu'elle n'ait pas privilégié certaines préoccupations aux dépens d'autres : rendre justice à ceux qui avaient résisté héroïquement plutôt que s'intéresser de près à la mince catégorie des déportés "raciaux". C'est ainsi que, sans le vouloir, on introduit une distinction là où il n'y aurait pas dû en avoir une. Il faut, pour s'en apercevoir, examiner de plus près ce texte de loi.

Le qualificatif « politique » a été accolé au vocable « prisonnier ». Dès lors, conformément à cette loi, avaient droit au titre de « prisonnier politique » tous ceux qui pouvaient prouver qu'ils avaient exercé une « activité patriotique désintéressée » dirigée contre l'occupant ou ceux qui avaient servi ses vues. La notion de « résistance » était, par essence, incluse dans cette définition. Aucune disposition légale n'avait été prévue pour les Juifs de la déportation raciale, qui s'étaient présentés à Malines après avoir reçu leur convocation, qui avaient été pris

dans leur lit lors d'une rafle ou encore qui avaient été piégés par la police SS dans les bureaux de ravitaillement d'Anvers, bref, qui n'avaient pas été déportés parce qu'ils avaient fait quelque chose. Leur cas particulier était occulté. En principe, le droit au titre de prisonnier politique ne revenait qu'à ceux, Belges ou non, qui avaient exercé une activité patriotique pendant la guerre. Au passage, il faut rappeler que certains déportés juifs ont bénéficié de « témoignages de complaisance » apportés par quelques résistants, agissant dans un contexte de lutte entre les divers mouvements de résistance, chacun tendant à obtenir un maximum de membres reconnus. Cependant, on peut s'interroger sur l'efficacité de ce genre de technique lors d'une procédure aussi fouillée que celle qui devait amener les commissions à trancher sur le droit au titre de prisonnier politique. Seuls 10 % des survivants juifs sur lesquels l'étude a porté se sont vu reconnaître le titre de prisonnier politique. D'après les informations contenues dans les dossiers de reconnaissance des rescapés juifs à qui le droit à ce titre a été reconnu, ils avaient tous entrepris à des degrés divers une activité de résistance qui comportait des risques pour leur sécurité²⁰. La plupart d'entre eux étaient légalement affiliés à des mouvements de résistance (Front de l'Indépendance, Armée belge des Partisans...). Les autres étaient parfois passés par diverses prisons, s'étaient occupés de faux papiers, de presse clandestine ou avaient détenu des armes. Donc, en ce qui concerne le titre de prisonnier politique, il faut combattre l'idée selon laquelle les commissions auraient généreusement distribué ce titre aux Juifs déportés pour des motifs raciaux. Accorder le droit à ce titre à 10 % des détenus juifs ne dévoile en rien une telle "magnanimité" de la part des autorités, d'autant plus que dans certains cas, le titre a été refusé, et ce malgré une activité résistante, sous prétexte qu'elle avait consisté dans le sauvetage de Juifs étrangers, et donc n'était pas une action "patriotique" suffisante²¹.

Le bénéfice du statut de prisonnier politique, quant à lui, relevait d'un élargissement des conditions d'octroi du titre. Il était attribué

²⁰ Ces dossiers sont d'une part les dossiers SDR (Service de Documentation et de Recherche), d'autre part les dossiers "Statuts", constitués par l'Administration des Victimes de la Guerre, dont l'appellation est aujourd'hui Service des Victimes de la Guerre.

²¹ MSP – Service des Victimes de la Guerre, Dossiers SDR et Statut de Ventura Amram.

quasi automatiquement à tout déporté juif de nationalité belge, par naturalisation ou par naissance, qui en faisait la demande endéans les délais de clôture des dossiers-statut, qu'il ait posé ou non des actes de résistance²². Le bénéfice du statut de prisonnier politique propose donc une version « fleurs sans les honneurs »²³ de ce même titre. Ce qui revient à dire que tout Juif étranger non naturalisé et ne pouvant se prévaloir d'une « activité patriotique désintéressée » sous l'occupation se voyait systématiquement refuser ces avantages.

Le refus de la reconnaissance officielle des victimes de la guerre pouvait entraîner un sentiment de rejet et de reniement de leurs souffrances, ainsi que la privation des avantages matériels inclus dans cette reconnaissance. Les survivants juifs étaient laissés-pour-compte.

Dans la question de l'octroi des titres de prisonnier politique, l'attitude de la Belgique d'après-guerre découlait des rapports tronqués qu'elle entretenait avec son passé. L'État belge refusait en effet d'assumer les torts des inciviques belges et des Belges qui avaient participé à des arrestations ou déportations de Juifs. Ces inciviques, dans cette lecture du passé belge, étaient considérés comme indignes d'être belges. Ils étaient présentés comme des dévoyés moraux. La Belgique se dégageait ainsi de ses responsabilités dans l'histoire de l'Occupation.

Dans le même temps que les lois régissant les titres et bénéfice du statut de prisonnier politique s'élaboraient, les premières associations et amicales regroupant les anciens déportés se créent. Parmi ces nombreux groupements, on retrouve l'« Amicale des Ex-Prisonniers politiques d'Auschwitz-Birkenau – Camps et Prisons de Silésie », créée dans l'immédiat après-guerre²⁴. C'est bien l'aspect de la déportation politique qui prévaut à la naissance de cette association de fait, réunissant des anciens détenus d'Auschwitz, ce qui est paradoxal, car la tota-

²² Ce constat est issu d'une étude systématique de 600 dossiers-statut de déportés juifs de Belgique rapatriés après 1945.

²³ La formule est issue d'une conversation qui a suivi l'interview d'Izak Gliksman par Laurence Schram.

²⁴ Voir à ce sujet J. Grégoire, *Le fonds d'archives de l'Amicale des ex-prisonniers politiques d'Auschwitz-Birkenau, camps et prisons de Silésie* dans *Histoire et mémoire des crimes et génocides nazis*, Actes VIII du Colloque international de novembre 1992, *Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz*, n° 54, Éditions du Centre d'études et de documentation, Bruxelles, janvier-mars 1997, pp. 49-52.

lité des déportés de Belgique à Auschwitz le furent pour des motifs raciaux, au départ du « *SS-Sammellager für Juden Mechelen* ». La différence entre les camps de concentration, tels que Bergen-Belsen, Dachau ou Buchenwald et les centres de mise à mort n'avait pas encore été comprise²⁵. Il a fallu que des décennies s'écoulent avant que la nature complexe d'Auschwitz se décante dans les esprits. En effet, Auschwitz pose un problème de conceptualisation. Auschwitz-Birkenau est un camp mixte, c'est-à-dire qu'il est à la fois un camp de concentration classique et un centre de mise à mort immédiate. Pour une mémoire collective marquée par l'imagerie des « camps de la mort », établir cette nuance était impossible. Dans un tel contexte, un second enjeu de la mémoire des déportés apparaissait : une course, en quelque sorte, était lancée entre ceux qui avaient souffert. Chacun tentait de s'attribuer la plus grande souffrance, chaque rapatrié avait été interné dans le camp le plus dur, le plus terrible, chaque survivant avait vu les chambres à gaz, chacun possédait la sienne. Les nazis avaient gazé à Buchenwald et à Bergen-Belsen.

Paradoxalement, cette même période correspond au début de la Guerre froide et l'opinion publique des États occidentaux n'aime pas entendre parler de la barbarie hitlérienne. Aussi, la règle qui sera imposée aux survivants est le silence. Il faut stigmatiser l'image du Goulag, pour mieux desservir les adversaires communistes que l'on craint, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur de l'État. Insister sur le stalinisme et ses crimes devait obligatoirement passer par la minimisation de la barbarie hitlérienne.

De la seconde moitié des années 50 à la fin des années 70, grâce au détonateur que fut le procès d'Eichmann en 1961, le souvenir du génocide apparaît timidement. C'est l'ère des procès des responsables allemands du génocide. On prenait enfin conscience de la singularité du destin réservé aux Juifs par le régime hitlérien, l'élimination systématique des femmes et des enfants juifs. Ces cibles qui présentaient un degré de dangerosité moindre que des résistants avaient paradoxalement moins de chance de survivre que ces derniers. Ces procès, et sur-

²⁵ Les centres de mise à mort sont au nombre de 6 : Belzec, Birkenau, Chelmno, Majdanek, Sobibor et Treblinka. Ces structures étaient pourvues d'installations de gazage qui fonctionnaient de manière intensive dans le but presque exclusif d'éliminer les populations juives.

tout leur impact médiatique, sont des générateurs de mémoire. En cette période, la Guerre froide connaît un dégel. Le nazisme et ses crimes peuvent à nouveau être abordés. Tant la République fédérale allemande que le nouvel État d'Israël avaient besoin de juger les criminels nazis, afin d'asseoir leur légitimité. De nombreux procès vont avoir lieu, dans les années 60, dans la foulée du procès Eichmann : le procès de membres du personnel du centre de mise à mort de Treblinka à Düsseldorf, le procès de membres du personnel d'Auschwitz à Francfort, le procès des responsables de la question juive aux Pays-Bas à Munich. La République fédérale allemande (RFA) devait en outre agir vite, puisque, dès 1964, si un débat n'avait débouché sur la modification de la loi, il n'aurait plus été possible de poursuivre les crimes contre l'humanité pour cause de prescription.

L'Union des Déportés juifs de Belgique fut fondée en 1956, au début de cette période. Son appellation indique d'emblée son caractère de « déportation raciale ». Cette création constituait une réaction au malaise qu'avaient éprouvé les déportés juifs devant les associations de résistants et de prisonniers politiques, parmi lesquels ils n'avaient pas leur place, quand ils n'étaient pas purement et simplement refusés. Cette Union est devenue, dès sa naissance, le représentant officiel des victimes juives vis-à-vis des autorités allemandes, notamment dans le cadre de la *Wiedergutmachung*. Elle assiste ses membres dans leurs démarches officielles, elle organise commémorations et journées de pèlerinage à la caserne Dossin. L'Union des Déportés juifs de Belgique et Ayants-droit a œuvré, cinq années durant, pour que le procès d'Ernst Ehlers et Kurt Asche, les chefs chargés de la déportation et de l'élimination des Juifs de Belgique, puisse avoir lieu. En 1980, peu après le suicide d'Ehlers, le procès de Kiel s'ouvrait et cette association y tint un rôle fondamental. Cet événement eut un impact non négligeable, en Belgique, sur le plan de la connaissance historique, permettant de mettre en lumière, entre autre, le rôle de Kurt Asche.

Depuis la fin des années 70, l'émergence timide fait place au brouhaha. Les affaires se succèdent, les monuments aux victimes du génocide s'érigent... Le négationnisme mettait le souvenir en danger. Il fallait donner à la mémoire une dimension plus historique, un contenu incontestable. La communauté juive prenait enfin conscience de l'importance de l'enjeu. Une course aux témoignages était entamée.

Celle-ci se poursuit encore aujourd'hui, alors que l'extrême droite semble reprendre une vigueur toute particulière. Les amicales et associations allaient orienter leur action vers la transmission de la mémoire et la pédagogie et non plus uniquement vers des activités commémoratives. L'éducation et la conscientisation des générations futures devenaient des buts prioritaires. Ainsi, les voyages éducatifs vers Auschwitz sont organisés, dès 1978 par l'Amicale des Ex-Prisonniers politiques d'Auschwitz-Birkenau – Camps et Prisons de Silésie, pour la première fois en 1985 par l'Union des Déportés juifs de Belgique, qui disposait de moins de moyens. Les élèves visitent depuis lors Auschwitz-Birkenau en compagnie d'anciens détenus.

D'un point de vue pédagogique, on peut s'interroger sur l'efficacité des actions pédagogiques des survivants et de leurs associations. D'abord parce qu'il ne reste rien à voir des installations de gazage à Birkenau. Les rares ruines ne parlent pas. Ensuite, parce que l'émotion que le témoin suscite auprès de son public étouffe très souvent une réflexion plus profonde sur l'histoire. Le jeune quitte ce type de voyage en retenant ce qui l'a le plus ému dans le récit de la vie du témoin. En outre, l'évocation d'Auschwitz-Birkenau par le survivant, et cela est bien normal et bien compréhensible, passe par son expérience propre, à moins qu'il ne se soit mué en historien pour l'occasion. Il dit son histoire, il ne dit pas l'histoire. Dès lors, la rencontre entre les témoins et les historiens peut donner le jour à des rapports tendus, voire orageux. Le témoin, fort de son vécu, prétend que seul celui qui a connu une expérience similaire peut comprendre et donc étudier la signification d'Auschwitz. L'historien, qui lui n'a généralement pas ce passé à son actif, tente de dégager l'universalité de l'événement et, de là, de cerner la réalité génocidaire, tout en s'efforçant de conserver un certain recul, de ne pas laisser ses émotions ou ses jugements de valeur prendre le dessus sur la réflexion.

En conclusion de ces considérations relatives à la mémoire des déportés, il faut garder à l'esprit que le contenu du témoignage, la manière de témoigner, l'interprétation de certains faits *a posteriori* ne sont pas fixés une fois pour toutes. Ils évoluent avec le témoin, avec son temps, avec les événements qui font ou ont fait l'actualité. La mémoire est donc fluide et mouvante, toujours en interaction avec l'univers dans lequel évolue celui qui en est le porteur. Cependant, dans les té-

moignages livrés par d'anciens déportés, ce sont toujours les mêmes thèmes qui reviennent : la faim, les mauvais traitements, le manque cruel d'hygiène, le travail qui tue... Contre toute attente, ces témoignages présentent tous une grande uniformité. Et comme il a déjà été souligné plus haut, ils reflètent une histoire, celle d'un survivant, ils ne reflètent pas l'histoire de la destruction des Juifs d'Europe.

Par contre, l'approche statistique, très souvent mal vue par les survivants des camps de concentration, permet quant à elle de dégager, au-delà des particularités de chaque vécu, l'image du groupe des rapatriés. Cette méthode d'analyse présente l'avantage de faire ressortir certaines caractéristiques, des lignes de forces et des corrélations entre divers paramètres que l'étude des seuls témoignages ne permet de dégager que peu, voire pas du tout. C'est aussi l'avis de Michael Pollak, pour qui l'approche statistique constitue une « mise à plat sociographique » qui « peut donc nous informer sur la réalité concentrationnaire »²⁶. La statistique permet de saisir l'événement colossal qui se produit à l'arrivée de chaque convoi, la sélection, expression du génocide. L'approche statistique révèle que la mémoire des rapatriés n'est pas celle des déportés les plus nombreux, ceux qui arrivèrent à Auschwitz en été 1942. Les rapatriés les plus nombreux de la déportation de Malines à Auschwitz faisaient partie des quatre convois de 1944, alors que ces transports comptaient un effectif très faible (approximativement 9 % de tous les déportés juifs raciaux de Belgique). Ces survivants vont prendre la parole et parler au nom de tous les rapatriés juifs d'Auschwitz. Or, plus des deux-tiers des déportés avaient quitté Malines d'août à octobre 1942 et les survivants de cette première période de déportation ne représentent guère plus d'un tiers de l'ensemble des rapatriés. La proportion de ces convois est donc inversée. Par conséquent, la mémoire qui se formera ne sera pas celle de tous les déportés, mais bel et bien celle des survivants de 1943 et surtout 1944, des survivants qui témoignent d'un autre temps de la déportation. Pour approcher la grande déportation raciale de 1942, celle dont presque plus personne ne peut témoigner, une étude statistique s'avère fondamentale, surtout depuis la publication des *Sterbebücher von Au-*

²⁶ M. Pollak, *L'expérience concentrationnaire*, Paris, 1990, p. 195.

*schwitz*²⁷. Une analyse de cette source permet d'améliorer nos connaissances historiques, de compléter les archives du Service des Victimes de la Guerre, qui s'est livré dès le départ à un travail de recherche, d'identification et de dénombrement tout à fait exceptionnel, et enfin faire l'histoire de la mort concentrationnaire. Les *Sterbebücher* s'avèrent donc indispensables pour l'approche de la vie et la mort concentrationnaire des déportés de 1942, période qu'ils couvrent de manière quasi complète. Cependant, il faudra garder à l'esprit que toutes les conclusions tirées de l'analyse d'un échantillon sont plus ou moins biaisées par rapport aux conclusions extraites d'une analyse de la population totale. Il subsistera toujours une marge d'erreur. L'analyse qui va suivre a été effectuée à partir d'un sixième du nombre total de rapatriés juifs, ce qui correspond à moins d'1 % de la totalité de la population juive déportée pour des motifs raciaux.

Critères de survie et de sélection

D'après les témoignages et le discours mémoriel, peu de temps après son internement à Auschwitz, le détenu juif, réduit à survivre au jour le jour, perdait tout espoir d'en sortir vivant. Il avait assisté à la sélection dès son arrivée, il en comprenait la signification dès ses premiers contacts avec les autres détenus, il apprenait ainsi le sort réservé à ceux qui l'accompagnaient dans ce voyage. Comme il a été déjà souligné plus haut, les déportés juifs étaient relégués à l'échelon le plus bas de la hiérarchie concentrationnaire, dans des conditions tellement extrêmes que leur hypothétique survie était en grande partie déterminée par les capacités d'adaptation propres à chacun, leurs aptitudes à intégrer rapidement les valeurs inversées de la vie concentrationnaire. Parce que l'univers concentrationnaire doit se comprendre comme une société retranchée sur elle-même, qui possède ses propres lois, ses propres règles et où les normes en application seraient en quelque sorte les négatifs des normes habituelles. Les détenus devaient percevoir au plus vite que les comportements qui, à l'extérieur du camp, étaient considérés comme positifs pouvaient dans ce contexte les mener à leur perte.

²⁷ *Sterbebücher von Auschwitz*, 3 volumes édités par le Musée d'État d'Auschwitz-Birkenau, Munich, 1995.

Pour tenter de survivre, les *Häftlinge* devaient inévitablement recourir à des attitudes ou des actes qui les auraient stigmatisés dans la société à laquelle ils avaient été arrachés. Plus simplement, ce qui est bon pour eux dans le monde extérieur peut équivaloir à une condamnation à mort dans l'univers concentrationnaire et, inversement, ce qui est mauvais ou mal dans la société qu'ils avaient quittée pouvait être salutaire dans le camp. Dans un tel contexte, différents critères vont, non pas déterminer la survie, mais tout de même l'influencer.

Le premier critère qui influe sur la survie des détenus est, bien évidemment, le moment de la déportation, et donc la durée de l'internement en milieu concentrationnaire. Dans le cas belge, plus des deux tiers des déportés raciaux l'ont été en 1942. Près de 17.000 Juifs avaient été déportés de septembre à octobre 1942, par 17 convois qui quittèrent la caserne Dossin à Malines. Pourtant, de cette masse de déportés, on ne dénombre guère que 380 survivants, soit moins d'un tiers des rapatriés. Les trois premiers mois de la déportation sont caractérisés par des sélections sévères qui réduisent les effectifs de ces 17 convois de 60 % en moyenne. Dès lors, seuls 40 % des déportés échappent momentanément à la mort. Au sein de ce groupe, le cas des "Koseliens" mérite une attention particulière. Pour certains de ces convois²⁸, les hommes âgés de 15 à 50 ans étaient sommés de descendre des wagons et, sans passer par Auschwitz-Birkenau, ils étaient dirigés, au départ de Kosel, vers des « *Judenzwangsarbeitslager* »²⁹ tels qu'Annaberg, Blechhammer, Gogolin... Certes, ils échappaient ainsi à la sélection et à la mise à mort immédiate, mais pour être internés dans des camps de travail où les conditions de détention et le travail en plein air les soumettaient à dure épreuve. Cette particularité eut des conséquences directes sur la sélection à l'arrivée de ces trains à Auschwitz. En effet, la sélection masculine a été beaucoup plus draconienne que pour les autres transports, ce qui est évident, puisque les hommes valides n'étaient plus censés être à bord de ces trains. Ceci, à première vue, ne

²⁸ Il s'agit des convois VI (29 août 1942), VII, VIII, IX (1, 10 et 12 septembre 1942), XII et XIII (10 octobre 1942). Voir à ce sujet : S. Klarsfeld et M. Steinberg, *Mémorial de la déportation des Juifs de Belgique*, édité par l'Union des Déportés juifs en Belgique – Fils et Filles de la déportation, Bruxelles, 1992, chapitres intitulés : « Historique de la déportation » et « Statistique de la déportation et de l'extermination des Juifs en Belgique ».

²⁹ Camps de travail forcé pour Juifs.

concerne pas les femmes. Mais en y regardant de plus près, on remarque que ce sont des convois pour lesquels, exceptionnellement, les femmes étaient à chaque fois plus nombreuses à être immatriculées à Auschwitz-Birkenau que les hommes.

Une fois passée la sélection, les déportés jugés aptes au sein de ces convois devaient survivre à près de trois ans dans divers camps et *Kommandos* et tenir bon aux rudes conditions de vie qui y prévalaient. À cet égard, Léon Poliakov, se basant sur *Het Dodenboek van Auschwitz*³⁰, souligne que « c'est à trois mois en moyenne que l'on peut évaluer approximativement le temps qui leur restait à vivre ; durée, du reste, variable selon les époques (c'est au début des exterminations massives, en 1942, qu'elle a été la plus courte ; ainsi, elle ne fut que de six semaines pour les premiers convois de Hollandais). »³¹ Le même constat s'impose pour ces 17 premiers convois de Belgique : la durée moyenne de survie de ces convois est de 44 jours³². L'été 1942 est marqué par le déclenchement d'une épidémie de typhus à Auschwitz. Danuta Czech relève que, le 10 juillet 1942, 149 décès sont enregistrés, dont la plupart causés par le typhus exanthématique. À cette date, Rudolf Höss, commandant du camp, intervient une première fois et limite la liberté des SS et de leur famille en raison de cette épidémie³³. Le 23 juillet, il ordonne la quarantaine absolue du camp³⁴. Claudine Cardon-Hamet, étudiant dans le détail la vie et la mort concentrationnaire d'un convoi d'otages de France, met en évidence l'existence de journées particulièrement meurtrières pour la population du camp, journées qui correspondent à des sélections internes au camp ainsi qu'à

³⁰ *Het Dodenboek van Auschwitz*, 's Gravenhage, 1947.

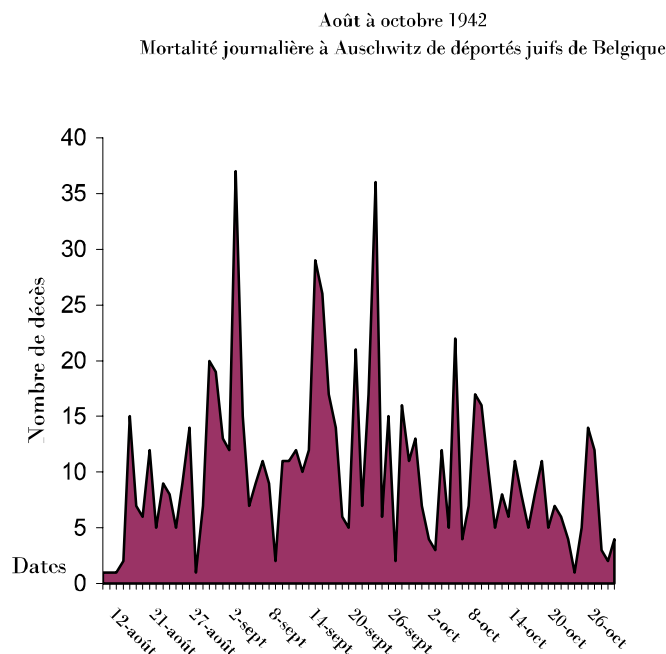
³¹ L. Poliakov, *op.cit.*, p. 250.

³² Cette moyenne a été établie sur base du recoupement effectué par l'auteur entre les 6 volumes de la *Liste alphabétique des personnes arrêtées par l'autorité occupante en tant qu'israélite ou tzigane et déportées par les convois partis du camp de rassemblement de Malines entre le 4 août 1942 et le 31 juillet 1944*, publiées par l'Administration des Victimes de la Guerre, impression revue et corrigée, Bruxelles, 1971, et les *Sterbebücher von Auschwitz*, 3 volumes édités par le Musée d'État d'Auschwitz-Birkenau, München, 1995.

³³ D. Czech, *Kalendarium der Ereignisse im Konzentrationslager Auschwitz-Birkenau – 1939-1945*, Reinberg bei Hamburg, 1989, p. 246.

³⁴ *Ibid.*, pp. 254-255.

des opérations de désinfection, en particulier entre le 10 et le 31 août³⁵. Dans cette période, sur cinq convois, seuls 2.018 numéros de matricule sont attribués à des déportés juifs de Belgique. Rien qu'au cours de ces semaines restantes d'août, 213 détenus vont périr. Le taux de mortalité concentrationnaire est ici légèrement supérieur à 10 %. Le mois de septembre sera, quant à lui, deux fois plus meurtrier : 418 décès sont enregistrés au sein des déportés juifs de Belgique des convois I à XI. Ces détenus meurent en moyenne au bout du 30^e jour.



En octobre, il semble qu'il y ait une petite amélioration, puisque le nombre de décès tombe à 245 et que la période de vie moyenne s'allonge de 10 jours. Cette situation semble prévaloir jusqu'à la fin de l'année 1942. Pour l'année 1943, les informations sont moins complètes.

³⁵ C. Cardon-Hamet, *Les "45.000" – Mille otages pour Auschwitz - Le convoi du 6 juillet 1942*, Paris, 1997, pp. 255-258.

tes, mais il semble que les décès surviennent au bout d'une période de 96 jours, soit environ trois mois.

En plus de faire face à une situation désastreuse en 1942, les Juifs doivent également survivre aux mauvais traitements et au sadisme des gardiens et des *Kapos*. Cette situation est, entre autres auteurs, également mise en évidence par Claudine Cardon-Hamet dans le chapitre qu'elle consacre aux Juifs à Auschwitz et à Birkenau³⁶.

Un second paramètre qui a modelé le profil du groupe des survivants est le sexe. 49 % des déportés juifs de Malines étaient des femmes. Or ces dernières ne forment que 38 % de la population des rapatriés. Pourtant, selon Olga Wormser-Migot, « asservies aux mêmes travaux, aux mêmes horaires, au même régime d'exploitation sur tous les plans, les femmes, dans l'ensemble, ont mieux résisté que les hommes ».³⁷ Dès lors, on peut s'interroger sur le fait qu'elles soient si peu présentes dans les rangs des survivants. Leur nombre est d'ailleurs excessivement bas pour les 17 convois de 1942. Elles ne sont que 10 rapatriées.

L'explication réside ici encore dans la sélection à l'arrivée, les déportées juives étaient plus vouées à la mort immédiate que les hommes. La moitié des 12.706 hommes juifs déportés de Belgique étaient admis dans le camp, tandis que moins d'un quart des 12.200 femmes se sont vu attribuer un numéro de matricule. Lors de la sélection, les femmes âgées ainsi que celles accompagnées d'enfants ou de nourrissons étaient immédiatement dirigées vers les chambres à gaz. Ensuite, les autres étaient parquées dans le camp de Birkenau, dans des conditions d'hébergement bien pires que celles auxquelles les hommes du *Stamm-lager* (camp principal) étaient soumis. Dans ses mémoires, Rudolf Höss évoque ces conditions de vie particulières : « Pour les femmes tout était plus dur, plus accablant ; les conditions générales de vie dans leur camp étaient plus mauvaises. Elles étaient encore plus entassées et les conditions d'hygiène et sanitaires étaient sensiblement plus mauvaises. »³⁸ Le Musée d'Auschwitz complète cette citation par un portrait éloquent du camp des femmes : « Elles y habitaient dans les baraques en

³⁶ C. Cardon-Hamet, *op. cit.*, chapitre intitulé « Les Juifs rapidement décimés », pp. 252-254.

³⁷ O. Wormser-Migot, *Le retour des déportés*, Bruxelles, 1985, p. XIX.

³⁸ R. Höss, *Mémoires*, dans *Auschwitz vu par les SS*, Musée d'État d'Auschwitz-Birkenau, Auschwitz, 3^e édition, 1994, p. 56.

briques, où il y avait des grabats qui jouaient le rôle de lits. Les grabats étaient à trois étages. Dans chacun, environ 8 prisonnières dormaient sur une poignée de paille pourrie. En principe, chaque baraque était prévue pour 550 personnes, puis pour 744, et en réalité il y avait 1.000 femmes. Comme Birkenau était situé sur un terrain argileux et comme son climat était la plupart du temps humide, la plus grande partie de l'année le camp était plongé dans la boue, qui pénétrait littéralement dans les baraques et inondait les grabats du premier niveau. Dans la première période de son existence, le camp de Birkenau n'avait pas de canalisations et les prisonnières manquaient d'eau. Les femmes vivaient dans d'horribles conditions sanitaires, ce qui provoquait de nombreuses épidémies de typhus et de maladies de peau. À la suite de nombreuses sélections, qui avaient lieu aussi bien dans les baraques d'habitation que dans celles de l'infirmerie du camp, on dirigeait les prisonnières malades et affaiblies vers les chambres à gaz. »³⁹

On peut déduire de ces éléments que la mortalité à Birkenau était plus forte qu'à Auschwitz-I. Les détenues juives voyaient donc leurs chances de survie très diminuées d'abord par la sélection, ensuite par la situation épouvantable qu'elles connaissaient à Birkenau, aggravée encore par les épidémies, les mauvais traitements et les sélections régulières à l'intérieur de leur camp. Le docteur Johann Paul Kremer nous renseigne dans son journal, témoignage d'époque, sur l'une de ces sélections : « 5 septembre 1942 – Aujourd'hui, à midi, j'étais présent à une action spéciale au camp des femmes (*Muselmänner*) : le comble de l'horreur. »⁴⁰ Un docteur en médecine, professeur d'anatomie de surcroît, qui avait « eu souvent affaire avec les cadavres », ne pouvait comparer le spectacle de ces femmes « musulmanes » « avec quoi que ce soit ». Thilo, autre médecin à Auschwitz-Birkenau, avait employé l'expression « *anus mundi* » pour désigner cette scène de femmes cachectiques implorant qu'on leur laisse la vie. Kremer ajoute : « Je ne pouvais imaginer rien de plus horrible et de plus abominable. »⁴¹

L'âge de l'individu lors de sa déportation avait aussi une influence sur sa survie. La sélection à Birkenau s'opérait sur l'apparence des

³⁹ *Ibid.*, p. 56, note en bas de page n° 85.

⁴⁰ J. P. Kremer, *Journal*, *Ibid.*, p. 163.

⁴¹ *Auschwitz vu par les SS*, Musée d'État d'Auschwitz-Birkenau, Auschwitz, 3^e édition, 1994.

nouveaux arrivants : l'âge qu'on pouvait leur donner, leur aspect physique... Ceci ne signifie pas que tous les individus qui paraissaient âgés de 15 à 50 ans et aptes au travail échappaient au gazage. Un quota de sélection devait également être respecté, quota qui a varié au cours du temps, suivant les tensions entre les SS de la Solution finale et le *Wirtschaftsverwaltungshauptamt* (WVHA), office économique visant à la rentabilisation du travail concentrationnaire. Wolfgang Sofsky tente de le découvrir et pour l'année 1943, par exemple, il obtient un quota de 55 % des nouveaux arrivants envoyés irrémédiablement à la chambre à gaz, sans égard pour les personnes solides et fortes qui se trouvaient parmi eux⁴². Le but principal de la déportation à Auschwitz n'était-il pas l'accomplissement de la « Solution finale » ? Les nécessités économiques ne pesaient pas suffisamment lourd face à la politique d'extermination menée par le *Reich*.

L'analyse statistique met en lumière que la classe d'âge qui a le mieux résisté à la vie concentrationnaire à Auschwitz est celle des déportés qui avaient entre 32 et 38 ans lors de leur déportation, qui étaient en plein dans la force de l'âge et déjà pourvus d'une expérience notable de la vie. Il semble que les plus jeunes aient été handicapés par leur âge, et ce malgré des capacités d'adaptation qui étaient plus grandes. Claudine Cardon-Hamet établit le même constat pour le convoi des "45.000" : « S'agissant des "45.000", la tranche d'âge la mieux représentée est celle des rescapés qui avaient de 30 à 34 ans au 6 juillet 1942, dont le taux de survie est double de celui de la moyenne du convoi. Car ils cumulaient les avantages de la jeunesse avec l'expérience et l'endurance acquise et, bien souvent aussi, la compétence professionnelle qui permit à une partie d'entre eux de se maintenir dans leurs ateliers. »⁴³ Pour survivre, il fallait donc conjuguer la résistance physique avec la capacité d'adaptation. Les déportés qui étaient sélectionnés pour le travail étaient projetés dans le processus de déshumanisation le plus profond qu'on puisse concevoir.

Dès l'arrivée au camp, les étapes successives en étaient : le dépouillement des objets propres à l'interné, objets de valeur intrinsèque ou sentimentale, ce qui signifiait la rupture de tout lien avec son passé ; le

⁴² W. Sofsky, *L'organisation de la terreur*, Paris, 1995, pp. 314-315.

⁴³ C. Cardon-Hamet, *op. cit.*, p. 290.

déshabillage public et la tonte, perte de sa personnalité et humiliation suprême, signe d'une impuissance totale ; l'immatriculation, ravalement de l'homme libre au rang du bétail, perte de son identité individuelle ; le port de l'uniforme, mutation de l'individu en forçat.

À la suite de cet enchaînement d'humiliations, les déportés juifs devenaient des *Häftlinge* sans nom, qui pénétraient de plain-pied dans le monde concentrationnaire, le monde de l'extermination par le travail.

Une fois la sélection passée et l'entrée dans l'univers concentrationnaire opérée, le métier fournissait parfois une chance supplémentaire de survivre. Contrairement à ce que certains disent, le métier n'a pas été un critère de sélection sur la rampe d'Auschwitz-Birkenau. Rappelons que ce tri se faisait sur base de critères purement physiques. Rien d'autre ne retenait l'attention des responsables des sélections que l'aspect extérieur des nouveaux arrivants. Ils envoyaient dans la première file les enfants, les vieillards, les femmes enceintes, les handicapés, tous ceux qui n'avaient pas l'air assez bons pour travailler... Les autres devenaient leurs esclaves. Cependant, la connaissance d'une profession nécessaire au bon fonctionnement du système pouvait éventuellement permettre à certains détenus d'améliorer leur situation en se rendant utiles, et donc d'accroître leur chance de survie. Les métiers requis par l'intendance du camp exigeaient un savoir-faire technique ou manuel spécifique. Par exemple les cordonniers, les chirurgiens, les électriciens, les plombiers, les maçons ou encore les mineurs pouvaient parvenir à tirer profit de leur expérience. Mais il faut encore pondérer ceci par les possibilités de trouver un appui extérieur et les atouts psychologiques propres à chaque individu. Léon Poliakov souligne cette possibilité tout en insistant sur le fait que « l'immense majorité, travaillant dans les mines, dans les fabriques ou dans les chantiers à ciel ouvert, en proie à toutes les privations et à toutes les détresses, s'engageaient presque inévitablement sur la route de cette déchéance, de cette agonie physique et morale, qui s'amorçait dès le premier et terrible choc de la "réception" ». ⁴⁴ Peu de survivants ont effectivement pu profiter de cette opportunité, compte tenu du fait que les emplois spécialisés étaient généralement occupés par du personnel nullement qualifié. Le critère de la profession peut également influencer négativement sur la sur-

⁴⁴ L. Poliakov, *op. cit.*, p. 250.

vie des femmes, puisque beaucoup d'entre elles étaient sans profession ou ménagères.

Enfin, pour terminer, mentionnons encore quelques critères qui ont joué de manière moins décisive. La connaissance du polonais et/ou de l'allemand, les deux langues véhiculaires au sein du camp, les langues dans lesquelles le commandement s'exerçait, devait dans une certaine mesure constituer un atout pour le déporté juif. Ce facteur est généralement avancé pour expliquer pourquoi les Juifs séfarades, qui parlaient le judéo-espagnol mais ignoraient ces deux langues, périssaient aussi rapidement à Auschwitz.

Le fait d'entrer dans le camp en compagnie d'un membre de sa famille, d'un ami ou d'une connaissance pouvait, dans un tel contexte, permettre de garder le moral, de cultiver son désir de survie, de conserver un lien humain avec autrui et, dans la mesure du possible, de créer une relative solidarité.

En dernier ressort, lorsque les rescapés juifs d'Auschwitz s'expriment sur l'élément auquel ils doivent leur survie, ils évoquent invariablement la chance et le hasard. Ce thème est récurrent dans leurs témoignages et il a pris une place toute particulière dans la mémoire collective issue de la déportation.

En conclusion, cet article a tenté de faire le point sur les facteurs qui pouvaient influencer la survie à Auschwitz et la reprise d'une vie affective, culturelle, sociale après le rapatriement. L'approche statistique a permis de mettre en évidence des tendances générales, des lignes de forces derrière lesquelles une multiplicité de survies et de retours à la vie se dissimulent. Bien que les expériences des survivants ne soient pas interchangeables, il existe un fond commun à la mémoire de tous ceux qui ont vécu Auschwitz. Qui l'ont vécu et qui le vivent probablement encore... Car on est en droit de se demander si le survivant en sort jamais... Mais cette question-là fait déjà, elle aussi, partie de la mémoire. Aussi lorsque certains prétendent qu'Auschwitz ne constitue qu'une parenthèse dans la vie des survivants, on ne peut que s'insurger contre ce jugement. Auschwitz, loin de n'être qu'un épisode, représente leur vie. Tout ce qui l'a précédé n'existe plus et tout ce qui l'a suivi est bâti sur la mémoire de l'existence concentrationnaire, à laquelle ils ont survécu. À ce titre, une survivante fit cette remarque judicieuse : « Parfois, j'ai l'impression, je vais vous dire franchement, que je suis

née à Auschwitz, que ma vie a commencé dans les camps, que tout ce qui s'est passé avant, ce n'était pas au sujet de ma vie. Je dois faire un effort pour me dire que, quand même, j'ai eu des parents, que j'ai eu une vie normale. »⁴⁵ Ce sentiment n'est peut-être pas aussi fort chez les autres rescapés, mais il nous permet une fois de plus de retrouver un point commun chez ceux-ci. Auschwitz les a définitivement marqués, leur donnant l'impression d'avoir survécu à un destin particulier parce qu'ils étaient juifs. Ce qu'ils avaient vécu leur semble indescriptible, parce que ce qui nous apparaît ici comme une déchéance représentait pour eux un geste quotidien de survie dans des conditions extrêmes. L'indicible est basé sur le fait que l'expérience est individuelle. C'est une façon pour les survivants d'essayer de rendre un témoignage tout en échappant au jugement d'une personne n'ayant jamais connu d'autre système de références que le nôtre et à qui il dénie le droit de comprendre. C'est également le travail de l'historien, du chercheur, de l'interviewer, que de s'intéresser aux anciens déportés en tant qu'individus, personnes à part entière, êtres humains, de leur rappeler qu'ils ne sont pas seulement des rescapés, qu'ils existaient avant leur déportation, qu'ils existent encore aujourd'hui, au-delà de ce vécu particulier.

⁴⁵ Interview de Marta Bindiger par Laurence Schram, le 16 août 1993.